
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite. — Voir les n°s 223 à 239)

[P. 434] Bataille entre les Maghrébins et l'armée égyptienne

En 517 (2 mars 1123), une forte armée de Lawâta partit du Maghreb et pénétra en Égypte, [P. 435] où elle sema la dévastation et commit des actes honteux. El-Ma'moûn ben El-Bet'â'ih'i, qui était devenu vizir d'Égypte après El-Afd'al, marcha contre eux à la tête des troupes d'Égypte, les battit, leur fit des prisonniers et en tua beaucoup. Il leur imposa le paiement d'un tribut annuel, après quoi ils rentrèrent sur leur territoire, de même qu'El-Ma'moûn regagna la capitale.

[P. 444] Combats entre les Francs et les musulmans en Espagne

En 520 (26 janv. 1126), les affaires du Franc Rodmîr prirent en Espagne une brillante allure, et il fit sentir aux musulmans tout le poids de sa puissance. A la tête d'une forte armée, il entreprit des incursions sur leur territoire et pénétra jusque près de Cordoue, en semant sur son passage le pillage et le massacre. Les fidèles,

de leur côté, réunirent des forces si imposantes qu'il ne put leur résister et qu'il dut se retrancher dans une de ses forteresses, du nom [P. 445] d'Arnîsôûl (1). Mais une nuit il fondit soudain sur les assiégeants, dont il fit un grand massacre, après quoi il rentra sur son territoire.

[Tome XI, p. 19] **L'armée de Yah'ya assiège
Mehdiyya (2)**

En 529 (21 oct. 1134), Yah'ya ben El-'Azîz ben H'am-mâd, prince de Bougie, envoya des troupes assiéger Mehdiyya, où se trouvait alors El-H'asan ben 'Ali ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdîs, prince de cette ville. En effet, El-H'asan s'était pris d'amitié pour Meymoûn ben Ziyâda (3), chef d'un fort parti d'Arabes, et le comblait de bienfaits, ce qui excita la jalousie d'autres Arabes, qui conduisirent à titre d'otages leurs enfants auprès de Yah'ya ben El-'Azîz, en lui demandant de les faire soutenir par ses troupes pour conquérir Mehdiyya. Il leur avait d'abord fait une réponse dilatoire ; mais à la suite de lettres que lui écrivit un des cheykhs de Mehdiyya, qui lui faisait la même proposition, il prit confiance et envoya une forte armée, sous le commandement d'un de ses grands officiers, le juriste Mot'arrif ben H'andoûn (4). D'ailleurs, Yah'ya ben El-'Azîz et ses

(1) Aujourd'hui Anzul, près de Lucena. Ce nom ne se retrouve pas dans la géographie d'Edrisi ; mais Dozy en parle, dans sa relation de cette campagne d'Alphonse le Batailleur (*Recherches*, 3^e éd., I, 357 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 257 ; cf. *Bayân*, trad. fr., I, 465).

(2) Ce chapitre a été traduit dans la *Biblioteca*, I, 459, et dans les *H. ar. des crois.*, I, 410.

(3) Amari orthographie « Meymoûn ben Ziyâd ».

(4) D'après le *Bayân* (trad., I, 466), Mot'arrif ben 'Ali ben Kha-zroun (lis. Haimdoûn) Zenâti prit Tunis en 522, et en 530 'Ali ben H'ammoûd, général de [Yah'ya ben] el-'Azîz ben el-Mançoûr,

prédecesseurs avaient toujours été en rivalité avec El-Mo'izz ben Bâdîs et ses successeurs (1). Ces troupes, composées de cavalerie et d'infanterie, auxquelles s'étaient joints de nombreux Arabes, mirent le siège devant Mehdiyya, tant par terre que par mer. Or Mot'arrif, dont les dehors sordides annonçaient l'ascétisme, répugnait à verser le sang et disait n'être venu que pour prendre livraison de la ville sans combattre ; mais comme son espoir fut déçu, au bout de quelques jours il dut se décider à attaquer. L'avantage resta très sensiblement aux assiégés, et il continua d'en être de même dans les combats qui suivirent, où la plupart des assaillants trouvèrent la mort. Quand Mot'arrif désespéra de la reddition de la ville, il tenta un vigoureux assaut général, tant par mer que par terre, et les galères, qui s'étaient approchées de la côte, [P. 20] touchaient presque les fortifications. La lutte était vive, et El-H'asan, faisant ouvrir la porte de la ville, chargea en tête de ses hommes en criant : « C'est moi qui suis El-H'asan ! » A ce cri, ses adversaires le saluèrent et s'écartèrent par respect, et au même moment les galères qu'il avait dans le port en sortirent, conformément à son ordre ; mais quatre furent prises et les autres durent fuir. Bientôt, le roi franc de Sicile, Roger, envoya à son secours une flotte de vingt bâtiments, qui serra de près les galères du prince de Bougie, mais qui, sur la demande d'El-H'asan, les laissa se retirer. Puis ce fut Meymoûn ben Ziyâda qui amena de nombreux Arabes au secours d'El-H'asan. L'aide que ce prince recevait par les deux voies fit comprendre à Mot'arrif l'inanité de sa tentative, et il s'éloigna de Mehdiyya sans en être venu à bout.

Le Franc Roger renouvela à El-H'asan ses déclarations de paix et d'alliance, mais continua néanmoins

prince de Bougie, assiégea Mehdiyya pendant soixante-dix jours. Cf. *Berbères*, II, 27, 30 et 57 : Mot'arrif y est toujours nommé « ben 'Ali ben H'amdoûn ».

(1) J'ai suivi la leçon du texte Amari, seule admissible.

de construire des galères et de les bien approvisionner et armer.

Conquête de l'île de Djerba par les Francs (1)

Cette île, qui fait partie de l'Ifrikiyya, était aussi florissante par l'industrie humaine que par ses produits naturels; mais la turbulence des habitants ne leur laissait reconnaître l'autorité d'aucun prince, et ils étaient réputés pour les ravages et les brigandages qu'ils commettaient. C'est pourquoi une flotte équipée par les Francs de Sicile et portant de nombreuses troupes, où figuraient quelques-uns des chevaliers les plus réputés, y alla débarquer, et les bâtiments entourèrent l'île de tous côtés. Les insulaires se réunirent et opposèrent une vive résistance; ils livrèrent plusieurs combats sanglants où beaucoup d'entre eux se firent tuer, mais ils succombèrent, et leur île tomba au pouvoir des Francs, qui la livrèrent au pillage et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. La plupart des hommes avaient péri, mais les survivants revinrent demander quartier au roi de Sicile et purent racheter ceux des leurs qui étaient prisonniers. Dieu sait ce qu'il en est.

Prise par les Francs de Rota en Espagne (2)

En 529 (21 oct. 1134), El-Mostançer billâh ben Hoûd (3)

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 461, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 412; il est résumé dans l'*Hist. des Berbères*, II, 578. Le *Bayân* (trad., I, 469) fixe à 530 la date de la conquête de Djerba par Roger.

(2) Ce chapitre et le suivant figurent dans les *H. ar. des Cr.*, I, 412 et s.

(3) Le *Zafadola* des chroniques espagnoles.

conclut avec le *petit roi* franc (السلطان) de Tolède (1) une trêve dont la durée fut fixée à dix ans (2). En effet, le *petit roi* ne cessait pas ses expéditions sur le territoire d'El-Mostançer, dont les troupes peu nombreuses étaient hors d'état de tenir tête aux fortes armées franques, et qui, par suite, crut devoir conclure une paix de quelque durée pour se préparer à reprendre la lutte. Les pourparlers qui s'engagèrent aboutirent à la reddition, par les musulmans, [P. 21] de la forteresse presque inexpugnable de Rota (3), moyennant quoi la paix fut conclue. Cet acte d'El-Mostançer était sans précédent.

Ibn Rodmîr assiège Fraga ; défaite et mort de ce prince

C'est en 529 (21 oct. 1134) que fut assiégée Fraga, dans l'Est de l'Espagne, par Ibn Rodmîr [Alphonse VII de Castille, le Batailleur]. L'émîr Tâchefîn ben 'Ali ben Yoûsôf, qui résidait à Cordoue et gouvernait l'Espagne au nom de son père, expédia de cette ville contre Fraga une troupe de deux mille cavaliers, commandés par Zobeyr ben 'Amr le Lamtoûni, et bien approvisionnés de vivres. Yah'ya ben Ghâniya, l'officier bien connu qui administrait Murcie et Valence, dans l'Est de l'Espagne, pour le compte du Prince des musulmans, 'Ali ben Yoûsôf, mit également sur pied cinq cents cavaliers, et

(1) En arabe, *es-solaytîn*, c.-à-d. Alphonse VIII de Castille, fils de Raymond de Bourgogne et d'Urraque. On lit dans Dozy (*Recherches*, 3^e éd., I, 405, n. 6) : « Alphonse, septième du nom ; » il est le *huitième* pour ceux qui mettent Alphonse I^{er} d'Aragon au nombre des rois de Castille.

(2) Cette trêve fut conclue en 534, d'après Ibn el-Abbâr, M. Codera en fixe la date à 1131 de J.-C. (*Decad. y des. de los Almor.*, 24 et 284).

(3) Rueda de Jalon (Codera, *ibid.*).

de son côté, 'Abd Allâh ben 'Iyâd' (1), qui gouvernait Lérida, en équipa deux cents. Chacun de ces groupes amena ses vivres, et après avoir opéré leur jonction, ils arrivèrent bientôt en vue de Fraga. Zobeyr se tenait en arrière, précédé du convoi de vivres en avant duquel était Ibn Ghâniya, qui suivait Ibn 'Iyâd', dont la bravoure personnelle, aussi bien que celle de ses hommes, était noire.

Ibn Rodmîr, qui était à la tête de 12,000 cavaliers, ne ressentit que du mépris en voyant arriver cette troupe de musulmans, et dit aux siens : « Allez donc recevoir le cadeau que viennent apporter ces infidèles ! » N'obéissant qu'à son orgueil, il se borna à envoyer en avant un fort détachement, qui, quand il fut à distance, fut chargé par Ibn 'Iyâd' et vit ses lignes rompues et fortement bousculées. Une mêlée s'ensuivit, et Ibn Rodmîr en personne s'avança avec toutes ses troupes, pleinement confiantes dans leur nombre et leur bravoure. Mais alors Ibn Ghâniya chargea à son tour, tandis qu'Ibn 'Iyâd' continuait de leur faire face, et une lutte acharnée jeta sur le carreau nombre de chrétiens. A ce moment même, une sortie en masse fut faite par les habitants de Fraga : hommes et femmes, jeunes et vieux se jetèrent sur les tentes chrétiennes, les hommes tuant tout ce qu'ils rencontraient et les femmes s'occupant de piller, de sorte qu'ils emportèrent dans la ville tous les vivres, approvisionnements et armes sur lesquels ils mirent la main. D'autre part, Zobeyr, à son tour, se précipita avec ses troupes sur le champ de bataille, si bien qu'Ibn Rodmîr dut fuir après avoir perdu la plupart de ses soldats, et se jeta dans Saragosse. Vingt jours après, il mourait du chagrin et de la honte [P. 22] de sa défaite.

Nul prince chrétien n'avait plus que lui de courage,

(1) Il s'agit probablement du frère du chef renommé dont parle Merrâkechi (trad., p. 180) sous le nom d' 'Abd er-Rahmân ben 'Iyâd'. — Sur la bataille de Fraga, cf. Codera, *l. l.*, p. 47.

d'ardeur à incessamment combattre les musulmans, de force de résistance. Il dormait avec sa cuirasse et sans matelas ; et comme un jour on lui demandait pourquoi il ne couchait pas avec les filles des chefs musulmans qu'il avait faites prisonnières : « Un véritable soldat, dit-il, ne doit vivre qu'avec les hommes, et non avec les femmes ! » Dieu, par sa mort, permit aux fidèles de respirer et ne les laissa plus exposés à ses coups.

[P. 60] En 536 (5 août 1141), Roger, le prince franc de Sicile, envoya une flotte sur les côtes de l'Ifrîkiyya : elle s'empara par trahison de vaisseaux envoyés d'Égypte à El-Hasan, prince d'Ifrîkiyya. A la suite d'une députation que celui-ci envoya à Roger, la paix fut renouvelée, car le manque de vivres causait une grande mortalité en Ifrîkiyya, et l'importation des blés de Sicile était nécessaire (1).

Siège de Tripoli de Barbarie par les Francs (2)

En 537, le 9 dhoû'l-hiddja (24 juin 1143), la flotte des Francs de Sicile vint mettre le siège devant Tripoli de Barbarie. En effet, du vivant d'El-Hasan, prince d'Ifrîkiyya, les habitants, sans vouloir jamais reconnaître son autorité, ne cessaient de lui faire de l'opposition et de le combattre, sous la direction de cheyklis des Benoù Mat'rûh' qu'ils avaient mis à leur tête. [P. 61] Les assaillants débarquèrent, lancèrent des grappins sur les murailles et commencèrent à les miner. Mais le lendemain, une troupe d'Arabes vint renforcer les habitants de la ville ; les chrétiens, alors, se retirèrent du côté de

(1) Cet alinéa, de même que le chapitre suivant, figurent dans la *Biblioteca*, I, 461, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 439. Cf. le *Bayân*, trad., I, 470.

(2) Ce chapitre est également traduit dans l'*Hist. des Berb.*, II, 579.

leurs vaisseaux (1) et eurent à supporter une furieuse attaque qui les mit complètement en déroute ; beaucoup furent tués, et les survivants ne bougèrent pas de leurs bâtiments, abandonnant leurs armes, leurs instruments, leurs tours, leurs ustensiles, qui devinrent la proie des Arabes et des Tripolitains.

Les Francs retournèrent en Sicile pour réorganiser leurs forces, puis ils revinrent au Maghreb attaquer Djidjelli, dont les habitants s'enfuirent dans la campagne et dans les montagnes. Les chrétiens y débarquèrent, firent prisonniers ceux qu'ils y trouvèrent, ruinèrent et incendièrent la ville ; ils détruisirent également le château de plaisance qu'y avait bâti Yah'ya ben El-'Azîz ben H'ammâd ; puis ils reprirent la mer.

[P. 66] Voici un récit qui est rapporté d'après un savant versé dans la connaissance des généalogies et des chroniques. Le prince de Sicile avait envoyé contre Tripoli de Barbarie et les cantons avoisinants, une expédition maritime qui se livra au pillage et au massacre. Or, il y avait en Sicile un savant et vertueux musulman pour qui ce prince avait de l'estime et de la considération ; il tenait compte de ses avis et le faisait passer avant les prêtres et les moines, si bien que cela faisait dire à ses sujets que leur roi était musulman. Ce prince était un jour assis dans un belvédère dominant la mer, quand un petit navire arriva, lui apportant la nouvelle que ses troupes, débarquées en pays musulman, s'y étaient livrées au pillage et au meurtre et étaient restées victorieuses. Alors le prince, interpellant le musulman qui était à ses côtés et qui sommeillait, lui demanda s'il entendait ; et sur sa réponse négative : « Eh bien ! on m'annonce telle et telle chose ; où donc était Mahomet ? avait-il abandonné ce pays et ses habitants ? — Oui, répondit l'autre, il les avait quittés, car il assistait à la

(1) Les deux traductions citées expliquent ce passage, par suite d'une ambiguïté dans l'emploi du pronom, dans ce sens que « les Tripolitains ainsi renforcés firent une sortie contre les assaillants. »

prise d'Edesse, que les musulmans viennent de conquérir. » Les chrétiens présents se mirent à rire : « Ne riez pas, dit le roi, car, j'en prends Dieu à témoin, cet homme ne dit jamais que la vérité ». Quelques jours après, on connut en effet, par les Francs de Syrie, que cette conquête avait eu lieu (1).

[P. 68] En 539 (3 juill. 1144), une flotte franque partie de Sicile se dirigea vers l'Ifrîkiyya et le Maghreb : elle conquit la ville de Brechk, en tua les habitants et y fit prisonniers les femmes et les enfants, qu'elle alla vendre aux musulmans de Sicile (2).

En la même année mourut Tâchefîn ben 'Ali ben Yoûsôf, souverain du Maghreb, après un règne de plus de quatre ans. Il eut pour successeur son frère, et les affaires des Almoravides périclitèrent, tandis que le pouvoir d' 'Abd el-Mou'min croissait. Nous avons parlé de cela sous l'année 514.

[P. 70] En 540 (23 juin 1145), les Francs conquirent les villes de Santarem, de Béja, de Mérida, de Lisbonne, ainsi que toutes les places fortes voisines, grâce à la discorde qui régnait parmi les musulmans et qui excita les convoitises de l'ennemi. L'accroissement de puissance que celui-ci en tira lui fit regarder comme assurée la conquête de toute l'Espagne musulmane, mais Dieu trompa son espoir, ainsi qu'on le verra.

En cette même année, une flotte franque partie de Sicile conquit l'île de Kerkenna, sur la côte d'Ifrîkiyya : les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. El-H'asan, prince d'Ifrîkiyya, fit rappeler la teneur des traités à Roger, roi de Sicile, qui

(1) Ce paragraphe se retrouve dans les *H. ar. des Cr.*, I, 445 ; il figure également, de même que le suivant, dans la *Biblioteca*, I, 463.

(2) Le *Bayân* (trad., I, p. 471) passe sous silence les attaques des Francs dirigées contre l'Afrique septentrionale, de 539 à 542 inclus. Brechk était sur la côte, à 20 milles O. de Cherchel (Edrisi, p. 403 et 418). — Cet alinéa, ainsi que les trois suivants, figurent dans la *Biblioteca*, I, 463 et s., et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 448 et s.

invoqua pour s'excuser le défaut d'obéissance de ces insulaires (vis-à-vis d'El-H'asan).

Conquête par les Francs de Tripoli de Barbarie (1)

Voici dans quelles circonstances eut lieu cette conquête, en 541 (12 juin 1146). [P. 71] Roger, roi de Sicile, expédia une flotte considérable, qui investit Tripoli par terre et par mer, le 3 moharrem (14 juin). Les habitants firent une sortie et engagèrent un combat sérieux qui dura trois jours ; mais, le troisième jour, les Francs entendirent de grandes clamours provenant de la ville et virent les murailles se dégarnir de leurs défenseurs. En effet, peu de jours avant l'arrivée des Francs, la discorde avait éclaté chez les Tripolitains, et l'un des partis, après avoir expulsé les Benoû Mat'roûh', avait choisi pour chef un Almoravide qui, avec quelques-uns de ses compagnons, s'était trouvé passer par leur ville pour aller en pèlerinage à la Mekke ; mais après le débarquement des Francs, l'autre fraction avait rappelé les Benoû Mat'roûh', et les deux partis en étant venus aux mains, les murailles avaient été abandonnées à elles-mêmes. Les Francs profitèrent de l'occasion pour dresser leurs échelles et escalader les murailles ; malgré une vive résistance, ils conquirent la ville de vive force, tuèrent les hommes, firent les femmes prisonnières et livrèrent tout au pillage ; ceux qui purent s'échapper se réfugièrent chez les Berbères et les Arabes. Une amnistie générale fut ensuite proclamée, qui permit aux fuyards de rentrer. Pendant six mois, les Francs s'installèrent pour consolider les fortifications et en approfondir les fossés. Ensuite ils s'éloignèrent.

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.*, II, 579, la *Biblioteca*, I, 465, et les *H. ar. des Cr.*, I, 450.

gnèrent, après s'être fait livrer par les habitants des otages, parmi lesquels figuraient les Benoù Mat'roûh' et l'Almoravide. Mais ensuite, ils restituèrent ces otages et se contentèrent d'en demander au chef qu'ils donnaient à la ville et qu'ils choisirent parmi les Benoù Mat'roûh'. Tout alors marcha bien ; les bateaux siciliens et chrétiens recommencèrent à fréquenter Tripoli, qui redevint promptement florissante.

[P. 75] Conquête de l'Espagne par 'Abd el-Mou'min

En 541 (12 juin 1146), 'Abd el-Mou'min ben 'Ali envoya en Espagne un corps d'armée qui y conquit toute la portion musulmane de la Péninsule. Pendant qu'il était occupé à bloquer Merrâkech, il avait reçu une députation venant de ce pays et où figurait entre autres Aboù Dja'far Ah'med ben Moh'ammed ben H'amdîn, laquelle lui remit une lettre contenant le serment de fidélité à lui prêté par les Espagnols [P. 76] et la nouvelle qu'ils seraient dorénavant du parti des Almohades et soutiendraient son pouvoir. Le prince accepta ces offres, remercia les députés, les tranquilla et réclama leur aide. Sur la demande de secours qu'ils lui adressèrent, il équipa un corps d'armée considérable qu'il fit partir avec eux, de même qu'il expédia une flotte. Celle-ci fit voile pour l'Espagne du côté de Séville, dont elle remonta le fleuve : la ville, où se trouvait un corps d'Almoravides, fut assiégée par terre et par mer et prise de vive force. Un certain nombre de ceux qui la défendaient furent massacrés, mais il fut pardonné aux habitants, qu'on laissa tranquilles. Les vainqueurs s'emparèrent du pays, dont les habitants embrassèrent le parti d'Abd el-Mou'min.

[P. 79] **Gabès, après s'être soumis aux Francs, est conquis par les musulmans (1)**

Avant 542 (1^{er} juin 1147), Gabès avait pour chef un certain Rechîd. Après sa mort, Yoûsof, un de ses affranchis, projeta d'élever au pouvoir Mohammed, le fils cadet du défunt, et expulsa le fils aîné, Ma'mar. Yoûsof, qui dominait entièrement Mohammed, grâce à la jeunesse de celui-ci, dirigeait le gouvernement, et, entre autres choses que l'on raconte de lui, s'en serait même pris aux femmes de son maître. L'une de celles-ci, qui était des Benoû K'orra, écrivit à ses frères pour se plaindre de la situation qui lui était faite. Ces derniers voulurent la reprendre avec eux, mais Yoûsof se refusa à la leur livrer, alléguant qu'elle était la femme de son maître. Alors les Benoû K'orra et Ma'mar ben Rechîd allèrent exposer leurs plaintes à El-Hasan, prince d'Ifrikiyya, qui écrivit à Yoûsof à ce propos et ne reçut pas satisfaction : « Si El-Hasan ne me laisse pas tranquille, dit Yoûsof, je livrerai Gabès au roi de Sicile ». Et en effet, sitôt qu'il apprit qu'El-Hasan préparait une expédition contre lui, il députa à Roger, lui offrant de se soumettre à lui moyennant l'envoi d'une robe d'honneur et d'un diplôme constatant qu'il gouvernait Gabès en qualité de lieutenant du roi de Sicile, au même titre que les Benoû Mat'rouh' à Tripoli. Roger lui expédia l'une et l'autre choses : Yoûsof endossa la robe et il fut donné lecture du diplôme au peuple assemblé. Alors El-Hasan s'empressa de terminer ses préparatifs d'expédition, et son armée vint mettre le siège devant Gabès, dont la population se souleva contre Yoûsof à cause de sa soumission aux chrétiens, et livra la ville aux assié-

(1) On retrouve ce chapitre dans l'*Hist. des Berb.*, II, 580, dans la *Biblioteca*, I, 466, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 459.

geants. Yoûsuf, retiré dans le fort de la ville, tenta de se défendre, mais fut assiégié et fait prisonnier. Ma'mar ben Rechîd et les Benoû K'orra se chargèrent de le punir comme il le méritait : on lui coupa d'abord la verge, qu'on lui mit dans la bouche, et on le fit périr dans des supplices de toute sorte. Ma'mar ben Rechîd remplaça son frère comme gouverneur de la ville, et les Benoû K'orra emmenèrent leur sœur. Quant à 'Isa, frère de Yoûsuf, et au fils même de Yoûsuf, ils s'enfuirent auprès de Roger, de qui ils réclamèrent la protection et à qui ils racontèrent comment les avait traités El-H'asan, ce qui excita la colère du roi de Sicile. Ce fut là la cause de la prise de Mehdiyya en 543 (21 mai 1148), ce que nous raconterons.

Un exemple qu'un homme sage doit se garder d'imiter (1)

Un messager envoyé par Yoûsuf, prince de Gabès, à la cour de Roger, s'y rencontra avec H'oseyn, messager du prince de Mehdiyya, [P. 80] et, au cours d'une discussion qu'il eut avec lui, parla d'El-H'asan et de la conduite de celui-ci à son égard en termes peu flatteurs. Les deux envoyés repartirent en même temps, chacun sur un bâtiment différent ; mais le messager d'El-H'asan envoya à son maître, par un pigeon messager, le récit de ce qui s'était passé. Ce prince fit embarquer une petite troupe, qui se saisit du messager de Yoûsuf et l'amena à El-H'asan, qui lui adressa de vifs reproches : « C'est donc toi, dit-il, qui, après avoir livré des territoires musulmans aux Francs, oses encore me blâmer ! » Puis il lui mit des clochettes sur la tête et le fit promener dans la ville à dos de chameau, tandis qu'un héraut

(1) On retrouve la traduction de ce chapitre dans la *Biblioteca*, I, 468, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 460.

proclamait : « Voilà la récompense de quiconque s'efforce de livrer des territoires musulmans aux Francs ! » Quand enfin il fut arrivé au centre de Mehdiyya, la populace s'ameuta et le lapida.

Conquête par les Francs d'Almérie et d'autres villes d'Espagne

En djomâda I 542 (27 sept. 1147), les Francs, après avoir commencé par investir Almérie par terre et par mer, s'en emparèrent de vive force et y livrèrent tout au massacre et au pillage. Ils prirent également la ville de Baeza (1) et la province de Jaën. Mais les musulmans, comme on le verra, en refirent ensuite la conquête.

[P. 81] En 542, la famine sévit en Ifrîkiyya ; elle durait [P. 82] depuis 537 (26 juil. 1142) et s'aggrava à un tel point qu'on se livra à l'anthropophagie ; la faim chassait les gens de la campagne dans les villes, mais celles-ci fermèrent leurs portes pour ne pas les laisser pénétrer. La famine fut suivie d'une peste qui entraîna une mortalité considérable et laissa le pays désert. Pas un chérif n'y resta, et beaucoup d'entre eux gagnèrent la Sicile pour y trouver de quoi manger ; les souffrances furent terribles (2).

Conquête de Mehdiyya par les Francs (3)

Nous avons dit sous l'année 541 que la famille de Yoûsof, prince de Gabès, s'était rendue auprès de Roger

(1) Le texte porte *Châsa*, nom d'ailleurs inconnu, que j'ai corrigé en *بیاسة* ; cette dernière lecture se retrouve du reste dans les *H. ar. des Cr.*, I, 461, où figure le présent alinéa.

(2) Ce paragraphe figure également dans la *Biblioteca*, I, 469, et l'*Hist. des Berb.*, II, 581.

(3) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 469, l'*H. des Berb.*, II, 581, et les *H. ar. des Cr.*, I, 462.

de Sicile pour lui demander du secours. Cela excita le vif mécontentement de ce prince, qui était lié par un traité de paix qui devait encore durer deux ans avec El-Hasan ben 'Ali ben Yahya ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdîs, le Çanhadjide d'Ifrîkiyya, et qui se rendait compte qu'il ne pouvait laisser échapper l'occasion de faire des conquêtes en profitant de la famine qui ravageait tout le Maghreb depuis 537 et était à son comble en 542 (de 1142 à 1147) : en effet, la population abandonnait villes et bourgades, et beaucoup étaient venus en Sicile, car les hommes se mangeaient les uns les autres et la mortalité était considérable. Roger se décida donc, et équipa une flotte considérable composée d'environ deux cent cinquante galères remplies d'hommes, d'armes et de vivres. Partie de Sicile, cette flotte arriva d'abord à Pantellaria, île située entre Mehdiyya et la Sicile, et y rencontra par hasard un bâtiment venu de Mehdiyya. Ceux qui le montaient furent faits prisonniers et amenés à Georges [d'Antioche], chef de l'expédition, qui les interrogea sur l'état de l'Ifrîkiyya. Comme ce bâtiment était porteur d'une cage renfermant des pigeons voyageurs, et que l'équipage jura n'en avoir encore expédié aucun, il força l'homme qui était proposé à ces oiseaux d'écrire ceci de sa main : « Arrivés à Pantellaria, nous y avons trouvé des bâtiments de Sicile dont les matelots nous ont appris que la flotte maudite a appareillé pour les îles de Constantinople. » Le pigeon fut lâché et porta à Mehdiyya une nouvelle qui réjouit El-Hasan et son peuple. Georges, qui avait voulu par cette ruse arriver inopinément, régla sa marche de manière à se présenter devant Mehdiyya au point du jour et à l'investir avant que les habitants pussent s'enfuir. La réussite de son plan [P. 83] n'aurait permis à personne de se sauver ; mais la volonté divine souleva un vent violent qui ne permit aux navires que l'emploi des avirons, de sorte que le jour était levé et qu'ils furent aperçus quand ils arrivèrent le 2 çafar (21 juin) :

Georges, qui vit son coup manqué, envoya ce message à El-Hasan : « Je n'amène cette flotte que pour venger Moh'ammed ben Rechîd et le rétablir dans son gouvernement de Gabès; quant à toi, les traités que tu as avec nous ne sont pas expirés encore, et nous ne te demandons qu'un corps d'armée qui marche avec nous. » El-Hasan convoqua les juristes et les principaux habitants pour délibérer avec eux, et leur avis fut de combattre, puisque la ville était assez forte pour résister : « Mais, répartit El-Hasan, je crains que l'ennemi débarquant ne nous assiège par terre et par mer et n'intercepte l'arrivée des vivres, dont nous n'avons pas pour un mois. Comme je préfère à mon pouvoir de voir les fidèles échapper à la captivité et au massacre qui seraient la conséquence de la prise de la ville de vive force, et que d'autre part on me demande d'envoyer des troupes contre Gabès, la situation est celle-ci : ou bien consentir, et ainsi commettre un acte illicite en prêtant secours à des infidèles contre des musulmans ; ou bien refuser, et alors l'ennemi prétextera la rupture des traités, son but n'étant que de gagner du temps pour nous couper de la terre ferme. Comme nous ne sommes pas en état de le combattre avantageusement, je pense que nous devons quitter la ville avec nos femmes et nos enfants ; que quiconque y est disposé s'empresse de faire comme nous ! » Il donna aussitôt l'ordre du départ et emmena son entourage et les objets d'un faible poids ; le peuple aussi s'en alla avec femmes et enfants et en emportant les objets et les meubles facilement transportables, mais il y en eut également qui se cachèrent chez les chrétiens et dans les églises. La flotte était en vue de la ville, mais la force du vent empêcha le débarquement de se faire avant que les deux tiers de la journée fussent passés, et alors il ne restait plus personne de ceux qui avaient voulu se sauver.

Les Francs pénétrèrent dans la ville sans aucune diffi-

culté. A son entrée dans le palais, Georges le trouva intact, puisqu'El-H'asan n'avait emporté que les objets précieux d'un faible poids et qu'il s'y trouvait encore plusieurs de ses concubines. Il vit les trésors remplis d'objets précieux et de toutes sortes de choses curieuses et rares, et fit apposer les scellés sur ce palais après en avoir fait sortir les concubines d'El-H'asan.

Les princes descendants de Zîri ben Menâd avaient été, jusqu'à El-H'asan, au nombre de neuf et avaient régné deux cent quatre-vingts ans, de 361 à 543 (971 à 1148) (1). Un des officiers d'El-H'asan, qui avait antérieurement été envoyé en ambassade à Roger, avait reçu de ce prince une lettre de sauvegarde pour lui et pour sa famille, et ne s'enfuit pas de la ville avec les autres.

Après que le pillage eut duré environ deux heures (seulement), on proclama une amnistie générale, qui fit sortir de leurs retraites ceux qui s'étaient cachés. Le lendemain matin, [P. 84] il fit convoquer les Arabes du voisinage, qu'il traita bien et à qui il distribua des sommes considérables ; il envoya également des hommes du *djond* de Mehdiyya restés en ville porter des lettres de grâce aux habitants qui s'étaient enfuis, avec des montures destinées à ramener les femmes et les enfants. Les fuyards, en effet, étaient déjà torturés par la faim, bien qu'ayant laissé à Mehdiyya des choses précieuses dans des cachettes et de l'argent en dépôt. Une semaine s'était à peine écoulée que la plus grande partie de la population était rentrée dans ses foyers.

Quant à El-H'asan, qui était accompagné de ses femmes, de ses enfants, dont douze garçons et plusieurs filles, ainsi que de ses plus proches serviteurs, il se dirigea vers El-Mo'allak'a (2), où se trouvait Moh'riz ben

(1) Amari (*Biblioteca*, I, 472) dit : de 946 à 1148. Mais Bologgn, à partir de qui Ibn Khaldoûn fait commencer le pouvoir indépendant de cette dynastie, fut en effet laissé en Afrique par El-Mo'izz lors du départ de ce Fatimide pour l'Égypte, en 362 de l'hégire.

(2) Le *Malka* ou *Malga* de nos jours, village bâti sur une portion de l'emplacement de Carthage.

Ziyâd. En route il rencontra un émîr arabe du nom de H'asan ben Tha'leb, qui lui réclama un arriéré dont le trésor était débiteur ; mais le prince ne pouvait se dessaisir d'aucune somme, car il aurait ainsi risqué d'être arrêté dans son voyage, et il laissa comme ôtage son fils Yah'ya. Il arriva le lendemain auprès de Moh'riz, qu'il avait autrefois distingué par dessus tous les Arabes, qu'il avait couvert de bienfaits et d'argent. Moh'riz lui fit un excellent accueil et compâtit aux revers qui le frappaient. Le prince déchu passa auprès de lui quelques mois, mais à contrecœur : il voulait gagner l'Égypte pour se rendre à la cour du khalife Alide El-Hâfiz', et acheta à cet effet un navire. Mais comme Georges eut vent de son projet et équipa des galères pour le poursuivre, il renonça à ce plan et songea à se rendre au Maghreb auprès d'Abd el-Mou'min. Il députa en conséquence ses trois fils aînés, Yah'ya, Temîm et 'Ali, auprès de son cousin le Hammâdide Yah'ya ben El-'Azîz pour renouveler le traité qui les liait et lui demander de passer par chez lui pour se rendre auprès d'Abd el-Mou'min. Yah'ya, après avoir accordé la permission qui lui était demandée, se refusa à le voir quand il fut arrivé et l'envoya, lui et ses enfants, dans l'île des Benoû Mazghennân [Alger], sous la surveillance d'officiers chargés de ne pas les laisser agir à leur guise. Cet état de choses dura jusqu'à la prise de Bougie par 'Abd el-Mou'min en 547 (7 avril 1152) ; El-H'asan se présenta alors au vainqueur, et nous dirons quelle en fut la suite.

Huit jours après s'être installé à Mehdiyya, Georges expédia deux flottes, l'une contre Sfax l'autre contre Sousse. Cette dernière ville était gouvernée par 'Ali, fils du prince lui-même, qui retourna auprès de son père dès qu'il eut appris la prise de Mehdiyya ; les habitants aussi abandonnèrent la ville, que les Francs occupèrent sans coup férir le 12 çafar (1^{er} juillet 1148). Mais à Sfax, dont la population s'était renforcée de nombreux Arabes, il y eut de la résistance ; les habitants firent une sortie

où les Francs, après avoir feint de fuir et les avoir attirés assez loin, firent volte-face et les mirent en déroute ; les uns furent rejetés dans la ville, les autres dans la campagne, et un certain nombre furent tués. [P. 85] Les Francs s'emparèrent de la place le 23 çafar (12 juillet) à la suite d'un assaut qui leur coûta beaucoup de monde, et réduisirent en esclavage les hommes survivants, les femmes et les enfants. Une amnistie générale fut ensuite proclamée et permit à la population, rentrée dans ses foyers, de racheter femmes et enfants. Le vainqueur traita avec mansuétude les habitants de Sfax aussi bien que ceux de Sousse et de Mehdiyya. Ensuite arrivèrent des lettres de Roger qui accordaient l'amnistie à toute l'Ifrikiyya et qui étaient remplies de belles promesses.

Après avoir rétabli l'ordre dans les villes conquises, Georges conduisit sa flotte à Ik'lîbiyya [Clypea, aujourd'hui Galipia], château-fort bien défendu naturellement. Mais à cette nouvelle les Arabes se jetèrent dans la place et la défendirent si vigoureusement que les Francs durent se rembarquer après avoir subi des pertes sensibles, et regagner Mehdiyya. Malgré cet échec, les Francs se trouvèrent maîtres de la région qui s'étend de Tripoli de Barbarie jusqu'aux environs de Tunis et depuis le [désert du] Maghreb jusqu'en-deçà de K'ayrawân.

[P. 90] **Conquête par les Francs de plusieurs villes d'Espagne**

En 543 (21 mai 1148), les Francs conquirent Tortose et tous les forts qui en dépendent, ainsi que les places fortes de Lérida et de Fraga. Il ne resta dans ces régions aucune place qui ne tombât entre leurs mains, grâce aux discordes qui divisaient les musulmans, et aujourd'hui encore ils en sont les maîtres (1).

(1) Cet alinéa figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 472.

[P. 93, an. 544 (10 mai 1149)] ... 'Abbâs ben Aboû 'l-Fotoûh ben Yahya ben Temîm ben el-Mo'izz ben Bâdîs Çanhâdji était venu en Egypte parce que son grand-père Yah'ya avait chassé Aboû 'l-Fotoûh de Mehdiyya (1). Yah'ya étant mort et ayant eu pour successeur en Ifrîkiyya [P. 94] son fils 'Ali ben Yah'ya ben Temîm, celui-ci en 509 (26 mai 1115) bannit d'Ifrîkiyya son frère Aboû 'l-Fotoûh, père d'Abbâs, lequel se rendit en Égypte avec sa femme Bellâra, fille d'El-Kâsim ben Temîm ben el-Mo'izz ben Bâdîs, et son fils 'Abbâs, qui alors était encore à la mamelle. Aboû 'l-Fotoûh débarqua à Alexandrie, où il fut honorablement accueilli et où il mourut au bout de peu de temps. Sa veuve épousa El-'Adil ben es-Salâr, et 'Abbâs devenu grand reçut de l'avancement auprès du khalife Ez-Zâfer, si bien qu'il succéda comme vizir à son beau-père El-'Adil, qui fut tué en moharrem 548 (28 mars 1153).

[P. 95] Guerre entre le prince de Sicile
et le roi des Rôûm (2)

En cette année 544 (10 mai 1149), la discorde se mit entre Roger, prince franc de Sicile, et le roi de Constantinople. Ils se livrèrent maints et maints combats, et ces hostilités, qui durèrent plusieurs années, les occupèrent assez pour qu'ils ne fissent rien contre les musulmans, car sans cela Roger eût certainement conquis toute l'Ifrîkiyya. [P. 95] Dans les rencontres qui eurent lieu

(1) Sur Aboû 'l-Fotoûh, cf. *suprà*, p. 352, an. 1900. D'après Wüstenfeld (*Gesch. der Fat. Chal.* 314), ce personnage était le *frère* et non le *filz* de Yahya, et plusieurs passages de notre auteur devraient, en conséquence, être corrigés. — Le chapitre auquel appartient ce fragment figure tout entier dans les *H. ar. des Cr.*, I, 474.

(2) On retrouve ce chapitre dans la *Biblioteca*, I, 476, l'*H. des Berb.*, II, 584, et les *H. ar. des Cr.*, I, 477.

tant sur terre que sur mer, l'avantage resta toujours au prince de Sicile, si bien que, dans une de ces années, sa flotte arriva à Constantinople et pénétra jusqu'à l'entrée du port : les Francs s'y emparèrent de plusieurs galères, firent un grand nombre de prisonniers et lancèrent même des flèches jusque dans les fenêtres du palais impérial. Celui qui infligea ces échecs aux Roum et aux musulmans était Georges, ministre du prince de Sicile ; mais ensuite il eut à souffrir de diverses maladies, parmi lesquelles les hémorroides et la pierre. Sa mort, survenue en 546 (19 avril 1151), mit fin à la guerre entre chrétiens, et les populations n'eurent plus à redouter les effets de sa méchanceté ni les ravages qu'il commettait, car son maître ne trouva personne pour le remplacer dignement.

[P. 98] **Les Francs assiègent Cordoue sans succès (1)**

En 545 (29 avril 1150), le *petit roi*, c'est-à-dire Alphonse, roi de Tolède et des environs [Alphonse VIII de Castille], qui régnait sur le peuple franc des Djelâlik'a (Galiciens), mit le siège devant Cordoue à la tête d'une armée de 40,000 cavaliers. Quand 'Abd el-Mou'min, alors à Marrâkech, apprit que cette ville se défendait péniblement et souffrait de la famine, [P. 99] il envoya à son secours une forte armée qu'il fit bien équiper et à qui il donna pour chef Aboû Zakariyyâ Yah'ya ben Yermoûz (2). Ces troupes ne pouvant se mesurer en plaine avec les assiégeants, à cause des conséquences possibles, et

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 479 : cf. la trad. latine du *Kartâs*, p. 405.

(2) Ce nom est écrit Yahya ben Yaghmor, et aussi Yermor dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 174, 176, 188 et 192) ; je crois que la lecture correcte est *Yaghmor*. Le *Kartâs* et 'Abd el-Wâh'id Merrâkechi ne disent presque rien de ces événements d'Espagne, sur lesquels Ibn Khaldoûn et Makkari sont plus explicites.

voulant d'autre part venir en aide aux Cordouans, s'engagèrent dans des montagnes abruptes et des défilés sinueux, où elles parcoururent en vingt-cinq jours environ une distance qui en demande quatre sur un sol uni, et débouchèrent sur la montagne qui domine Cordoue. Le *petit roi*, se rendant alors compte de la situation, s'éloigna de la ville. Le kâ'id Aboû l-Ghomr (1) es-Sâ'ib, l'un des enfants du kâ'id Ibn Ghalboûn (2) et comptant parmi les héros et les chefs de la Péninsule, se précipita hors de la ville sitôt qu'il vit le départ des Francs et monta auprès d'Ibn Yermôûz pour lui dire de descendre au plus tôt et de s'installer dans la ville. Ce mouvement fut exécuté, et le lendemain matin on aperçut l'armée du *petit roi* sur la montagne même occupée la veille par les fidèles. C'était là en effet ce que craignait Ibn Ghomr, ainsi qu'il le dit, car les assiégeants guettaient l'armée de secours et pouvaient disposer d'un chemin commode pour atteindre le sommet de la montagne ; une plus longue station sur celle-ci leur aurait donc permis de rester vainqueurs et des troupes d'Abd el-Mou'min et de Cordoue.

Le *petit roi*, voyant son coup manqué, comprit qu'il ne pouvait plus songer à prendre cette ville, qu'il venait d'assiéger pendant trois mois, et rentra dans ses états.

[P. 100] En l'année 545 (29 avril 1150), 'Abd el-Mou'min choisit comme ministre Aboû Dja'far ben Aboû Ah'med Andalosi (3), qu'il détenait prisonnier et dont on lui vanta l'intelligence et le talent de rédaction. Il fut le premier vizir que prirent les Almohades.

(1) On lit « Mo'ammer » dans les *H. ar. des Cr.*, mais Makkari lit aussi Aboû l-Ghomr (II, 692).

(2) Il s'agit probablement de descendants d'Aboû 'l-Hasan ben Ghalboûn, savant du V^e siècle dont on retrouve le nom dans Makkari, II, 550 et 603.

(3) C'est-à-dire Ah'med ben 'At'iyya, dont Merrâkechi (trad. fr.. p. 173) et Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 182) parlent plus longuement; cf. aussi *Kartâs*, texte, p. 425, 426, etc.

[P. 102] Sièges de Grenade et d'Alméria

En 546 (19 avril 1151), 'Abd el-Mou'min fit passer en Espagne une armée d'une vingtaine de mille cavaliers commandés par Aboû H'afç 'Omar ben Yal'ya Hintati. Il y expédia aussi leurs femmes, qui, couvertes de burnous noirs, voyageaient seules et n'ayant pour les accompagner que leurs serviteurs ; l'homme qui osait s'approcher d'elles était puni de la peine du fouet. Après avoir franchi le détroit, 'Omar alla mettre le siège devant Grenade, où se trouvait un corps d'Almoravides ; pendant qu'il la serrait de près, il fut rejoint par Ah'med ben Molh'ân, prince de Wâdi-âch et dépendances, qui vint, avec un certain nombre des siens, se déclarer Almohade, puis par Ibrâhim ben Ahmed ben Mofridj ben Hemochk (1), beau-père de [Mohammed ben Sa'd ben Mohammed ben Ahmed] Ibn Merdenîch, prince de Jaén, qui vint également avec les siens faire profession d'Unitéisme. L'armée d'Omar se grossit par le concours de ces deux chefs, qui le poussèrent à précipiter les hostilités contre Ibn Merdenîch, roi de l'Espagne orientale, et à le surprendre avant que ses préparatifs fussent terminés. Mais ce dernier, inquiet de ce qu'il apprenait, réclama des secours au roi franc de Barcelone, qui accueillit sa demande et lui amena une armée de dix mille cavaliers. Les troupes almohades s'avancèrent jusqu'aux bains chauds de Balkawâra (بَلْكَوَرَاءَ), à une étape de Murcie (2) qui était la capitale d'Ibn Mer-

(1) Le manuscrit d'Abd el-Wâh'id Merrâkechi indique les voyelles de ce nom, qui, dans *l'Histoire des Berbères*, est toujours lu Homochk. C'est la transcription du castillan *hemocco* ou *he mochico*, « voici le petit éssoreillé » (Dozy, *Recherches*, etc., 3^e éd., I, 368).

(2) Nos cartes indiquent un Los Banos sur la route de Murcie à Carthagène, ainsi qu'un « Banos » à proximité de Murcie, non loin

denîch, mais battirent en retraite en apprenant que l'armée franque aussi s'avancait. Elles allèrent assiéger Almérie, qui appartenait aussi aux Francs ; mais au bout de quelques mois, la famine dont elles souffraient leur fit lever le siège et regagner Cordoue, où elles s'installèrent (1).

[P. 103] **Conquête par 'Abd el-Mou'min de Bougie et du royaume des Benoû H'ammâd (2).**

En 547 (7 avril 1142), ce prince conquit Bougie et tout le royaume des Benoû H'ammâd.

Il commença, en 546 (19 avril 1151), par se rendre de Merrâkech à Ceuta, où il séjourna le temps nécessaire pour équiper la flotte et réunir les troupes du voisinage ; il envoya à celles-ci l'ordre de se tenir prêtes à partir à la première réquisition. Mais comme il n'était pas sur la route de Bougie, on croyait qu'il projetait de passer en Espagne. Il commença par faire intercepter toutes communications, tant par terre que par mer, avec le Maghreb central, puis partit de Ceuta en çafar 547 (7 mai 1152) et s'avança à marches forcées en ralliant toutes les troupes qui se trouvaient sur son passage, si bien qu'il était sur le territoire de Bougie quand les habitants l'apprurent. Le prince qui y régnait et qui fut le dernier des H'ammâdites était Yah'ya ben el-'Azîz, qui délaissait

de la route qui va de cette ville à Totana. On trouve dans Edrisi (p. 239) la mention d'un Alhama près de Lorca, sur la route qui va de cette dernière ville à Murcie.

(1) L'armée musulmane avait aussi à sa tête le fils d'Abd el-Mou'min, nommé Abou Sa'id, lequel s'empara d'Ubeda, de Baëza et d'Almérie (*Kartâs*, p. 126 du texte). Mais pour ce qui concerne cette dernière ville, cf. *infrâ*, année 552.

(2) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.*, II, 585, dans les *H. ar. des Cr.*, I, 482, et, en partie, dans la *Biblioteca*, I, 487. Cf. Merrâkechi, trad., p. 177 et 192.

les soucis du gouvernement pour ne s'occuper que de chasse et de plaisirs, et laissait la charge des affaires aux Benoû H'amdoûn. L'un de ceux-ci, Meymoûn ben H'amdoûn, sortit de Bougie [P. 104] avec l'armée aussitôt qu'il fut renseigné, mais la seule vue de l'avant-garde des troupes d'Abd el-Mou'min, composée de plus de 20,000 cavaliers, suffit à la débander, et cette avant-garde, qu'Abd el-Mou'min suivait à deux journées de marche, pénétra dans Bougie sans coup férir. Yah'ya ben el-'Azîz, abandonné par ses troupes qui s'étaient enfuies par terre aussi bien que par mer, s'enferma dans la place forte de Constantine, tandis que ses deux frères El-Hârith et 'Abd Allâh se réfugiaient en Sicile. L'en-vahisseur resta maître de tout le royaume sans avoir à combattre.

E. FAGNAN.

(*A suivre.*)

ERRATUM. — Le divan d'Ibn Hâni, publié à Beyrouth en 1886, permet de rétablir le vers cité p. 245, an. 1899, et d'en fixer le mètre.

Lisez donc :

[Kâmil] Ce que tu veux (voilà ce qui fait loi), et non ce que veulent les destins ; c'est à toi, etc.
